



Y A-T-IL UN DIEU.

Un jeune poitrinaire, condamné par la science à une fin prochaine, parcourant à pas lents et la tête baissée, sa chambre assombrie, s'adressait à lui-même à demi-voix cette question : Existe-t-il un Dieu ? Pour toute réponse, un long soupir sortit du fond de sa poitrine ; et le malade fit encore quelques tours dans une silencieuse méditation. Mais enfin, comme si ses pensées trop vives ne pouvaient être plus longtemps contenues, ses lèvres laissèrent partir cette exclamation : Eh ! quand même je serais convaincu de son existence, qui me dira ce qu'il est ? ce qu'il veut de moi ? ce que je puis attendre de lui ? quels rapports, enfin, existent entre nous ? Oh ! Dieu, si tu existes, pourquoi ne pas te révéler à celui qui te cherche ? Mais non, être invisible à l'œil, impalpable à la main, inappréciable à tous mes sens, impassible devant toutes mes angoisses, ton nom seul existe ; toi, tu n'es que néant ! Et le malheureux retomba dans un morne silence.

La porte s'ouvrit, et un domestique portant un plateau chargé de médicaments de toutes espèces entra.

— Charles, dit le jeune malade, pose tout cela et écoute-moi.

— Voilà, Monsieur, dit le serviteur déposant le plateau sur un guéridon et laissant tomber ses deux bras le

long de son corps. Qu'y a-t-il pour le service de Monsieur ?

— Charles, penses-tu qu'il y ait un Dieu ?

— Mais, Monsieur...

— Voyons, laisse là ton monsieur, et dis-moi franchement ta pensée. Crois-tu qu'il y ait un Dieu ?

— Sans doute.

— Qui est-il ?

— C'est le soleil.

— Comment ?

— Oui, avec le monde, l'univers, enfin tout ce qui existe.

— Et comment sais-tu cela ?

— C'est bien facile à savoir. Je me dis comme ça : Voilà un soleil, une terre, des hommes et tout le reste ; il est certain que tout cela existe puisque je le vois, le touche, et que je me sens moi-même ; mais qui a fait tout ça ? Ce n'est pas le hasard ; car le hasard ça ne veut rien dire ; c'est un mot, le hasard ; c'est pas une chose, une personne. Si l'on dit que le hasard a fait l'univers, c'est comme si l'on disait que rien a fait quelque chose ; c'est comme cet escamoteur qui, l'autre jour, sur la place de la Madeleine, voulait nous faire croire que la muscade était venue se placer toute seule sous le gobelet. Bon pour les nigauds, que je me dis ; car j'avais vu, moi, que l'escamoteur lui-même avait fauflé sous le gobelet la muscade cachée entre ses doigts. Ainsi le hasard, qui ne peut pas déposer une petite boule noire sous un verre d'étain, ne peut pas mieux placer la boule du monde dans l'univers.

— Bien, mon garçon ; mais tout cela prouve seulement qu'il existe un Dieu ; cela ne prouve pas que ce Dieu soit le soleil ou la lune.

— Vous allez voir. Je me dis toujours comme ça : Dieu, ce n'est pas le hasard ; mais Dieu serait-il mieux

un être, comme qui dirait un esprit, un grand savant, enfin une personne quelconque ? C'est possible ; mais, comme je ne le vois pas, je ne le crois pas. Moi, je ne crois que ce que je vois. Ainsi le monde, je le vois ; je suis donc bien sûr qu'il existe ; et sans aller chercher midi à quatorze heures, sans parler d'un hasard qui n'est rien, ou d'un Dieu esprit que personne n'a vu, j'aime mieux croire que ce monde que je touche a toujours existé, ou bien s'est fait lui-même. Ainsi, dans les deux cas, c'est le monde qui est Dieu.

— Ainsi, d'après toi, l'univers c'est Dieu ?

— Oui.

— Le soleil c'est une partie de Dieu ?

— Oui.

— La lune, les étoiles, la terre, les hommes sont encore des parties de Dieu ?

— Oui.

— Enfin, cette boue de nos rues, ces animaux féroces de nos forêts, ces scélérats de nos bagnes, ces assassins de l'échafaud, c'est Dieu ?

— Oui, répondit en hésitant le pauvre Charles, qui ne semblait pas avoir prévu cette conclusion.

— Ainsi, quand les animaux s'entre-dévorent, quand les hommes se tuent les uns les autres, c'est une partie de Dieu qui dévore et tue l'autre partie ? Dans ce moment, toi qui penses d'une manière, moi qui pense d'une autre, nous sommes deux parties du même Dieu qui se combattent ? Ton Dieu veut et ne veut pas à la fois, juge blanc et noir en même temps ; il fait, dit et pense mille choses contradictoires ?

— Mais, Monsieur, je n'avais pas songé à tout ça, et, pour vrai dire, c'est dans un livre du cabinet de lecture que j'ai vu ce que je vous disais tout-à-l'heure. Mais puisque Monsieur pense autrement...

— Bien, bien, mon garçon. On sonne, va ouvrir.

Charles se hâta de sortir de la chambre, où quelques secondes après entra le médecin.

— Eh bien ! comment va aujourd'hui, dit le docteur ?

— Pas bien ; je sens que je n'en ai plus que pour peu de temps.

— Bah ! bah ! Il ne faut pas s'effrayer pour rien. Tenez ! les couleurs semblent vous revenir. Le retour du beau temps vous fera du bien. Partez pour le Midi, et vous reviendrez guéri.

— Vous croyez ?

— Sans doute ; à moins que...

— Je comprends. En ce cas, cher docteur, faites-moi le plaisir de vous asseoir et de répondre à ma question.

— Volontiers. De quoi s'agit-il ?

— Le voici : Pensez-vous qu'il existe un Dieu ?

Le docteur leva subitement la tête et fit en arrière un mouvement qui obligea son fauteuil à reculer d'un pouce.

— Quelle question ? dit-il enfin.

— Voyons, voyons, laissez là vos précautions de médecin. Je sais à n'en pas douter que je vais bientôt mourir, et je pense que, dès lors, ma question est aussi bien de saison que celle de savoir si je mourrai en buvant de la violette ou de la mauve. Ainsi donc, je vous en prie, votre réponse franche et prompte.

— Soit, d'autant mieux qu'il me sera facile de vous la donner. Oui, j'estime qu'il y a un Dieu. Je vais plus loin : je ne pense pas, comme tant de mes confrères, que ce Dieu soit l'univers organisé. Non, je suis loin d'être panthéiste ; j'ai assez de bon sens pour remonter de l'effet à la cause. Dire que l'univers s'est fait lui-même, c'est dire que la pendule que j'ai vue dans votre salle à manger s'est faite toute seule, et que, tous les huit jours, elle se remonte elle-même. Je sais que, lorsqu'on a l'effet sous les yeux et qu'on n'a jamais vu la cause, il est plus commode de les confondre et plus satisfaisant de dire : Je n'affirme

rien au-delà de ce qui tombe sous mes sens ; je ne vois que l'univers, donc l'univers seul existe. Oui, mais si ce raisonnement a l'avantage de ne pas aller au-delà de l'expérience, il a l'inconvénient de choquer grossièrement et le cœur et l'esprit. En tous cas, la cause et l'effet sont distincts, l'œuvre et l'ouvrier sont deux choses différentes. Comment donc concevoir que dans la grande œuvre de l'univers cette règle générale ne soit plus applicable ? Savez-vous comment on est arrivé à la conclusion panthéiste ? Le voici : On a mis dans un même sac le monde et son créateur, l'effet et la cause, et l'on a dit : Ces deux ne sont qu'un, et pour le prouver, nous allons les baptiser d'un seul et même nom. C'est comme si l'on plaçait votre horloger dans la longue boîte de l'horloge qu'il a fabriquée, et que, montrant le tout, on vous dit ; Voilà de l'horlogerie qui s'est faite elle-même ! Quant à moi, je raisonne autrement, et je dis : Evidemment ce n'est pas l'homme, être borné, ne comprenant pas même ce que c'est que la vie, qui peut avoir créé la vie ; ce n'est pas le monde, matière inerte, qui s'est spontanément organisé. Il faut donc qu'en dehors de cet homme et de cette matière, il y ait une cause première et puissante. Ensuite, je trouve en moi et dans le monde des traces d'intelligence, d'affection, de justice ; il faut donc que cette cause première soit intelligente, affectueuse et juste. Voilà l'idée d'un Dieu.

— Docteur, vous oubliez une chose : c'est que le panthéiste dit que le monde a toujours existé, et que, dès lors, la matière éternelle n'a pas eu besoin d'être ni créée, ni organisée ?

— Je veux bien encore examiner cette supposition. Si la matière est éternelle, tout en elle, même son mode d'action, est nécessaire, c'est-à-dire invariablement fixé. Ainsi, l'univers a toujours été ce qu'il est et ce qu'il sera toujours : mouvements, changements, lents ou rapides,

périodiques ou incessants, tout y est d'avance et pour toujours déterminé ; car une matière qui pourrait être modifiée par une force qui lui serait étrangère, perdrait, par cela même, son immuabilité, son éternité. Si donc l'univers est immuable, tout, en vous et en moi, parties de cet univers, est immuablement déterminé d'avance, nos actes et nos pensées ; en un mot, nous ne sommes que de pures machines ; en nous plus de volonté, plus de liberté, plus de spontanéité enfin ; et la parole que je prononce dans ce moment, aussi bien que l'agitation imperceptible que mon souffle produit dans l'air de votre chambre, sont aussi immuables, aussi nécessaires que l'existence du soleil... Voyez si vous voulez admettre ces absurdités... ou renoncer au principe de l'éternité de la matière.

— Cher docteur, je ne veux pas disputer, mais m'éclairer. Ainsi vous croyez donc à un Dieu personnel, intelligent, bon, juste, qui récompensera la vertu et punira le vice ?

— Certainement.

— Eh bien ! moi, je vous dis que j'aime mieux croire au néant !

— Comment cela ? dit le médecin avec un mouvement d'horreur.

— Parce que, si votre Dieu est juste, il doit me punir, moi qui (soit dit entre nous) suis plus d'une fois tombé dans le vice.

— Oh ! mais Dieu est bon ; il n'y regardera pas de si près.

— Aime-t-il le mensonge ?

— Non.

— Eh bien ! j'ai menti ! Aime-t-il l'impureté ?

— Non.

— Eh bien ! j'ai été impur ! Voyez, je ne puis pas tout dire ; mais j'ai tout fait !

— Vous n'avez ni tué, ni volé ?

— Quoi ! ne faut-il que cela pour satisfaire votre Dieu ? Quoi ! on peut l'oublier toute sa vie, mentir, jurer, se corrompre, s'enivrer, haïr, être ingrat, avare, égoïste, et tout cela n'est rien auprès de lui, pourvu qu'on ne mette pas la main sur la bourse de son prochain ou un poignard dans son cœur ? Ah ! non, non ; ma conscience de moribond me tient un tout autre langage ; elle me dit qu'un simple mensonge est une chose odieuse, et que vous, par exemple, qui, en entrant m'avez dit, contre votre persuasion, que mon mal n'était rien, vous tombiez dans une faute grave.

— Mais, c'était pour vous rassurer...

— Oui, c'était une fraude pieuse ; mais c'était un mensonge ; et puisque votre Dieu pousse l'indulgence jusqu'à tolérer la fausseté, l'intempérance, l'avarice, la vanité et tout ce qui n'est pas vol et meurtre, moi je vous dis que je ne puis en conscience croire à ce Dieu, et que je préfère le néant. C'est moins consolant, mais c'est plus logique au moins.

Notre docteur, accusé de mensonge par le moribond, auquel la vérité ne coûtait plus rien à dire, n'en demanda pas davantage ; il sortit et nota sa visite.

Le malade recommença sa promenade solitaire et son soliloque entrecoupé de moments de silence : Un Dieu ! ce mot seul fait du bien !... Le néant ! ce mot seul épouvante ! Et puis, au fait, tous en conviennent, l'athée lui-même n'emploie le mot de panthéiste que pour cacher son incrédulité ! Oui, j'incline à le croire, Dieu existe. Mais qu'est-il, ce Dieu ? que me veut-il ? Voilà le mystère, et cependant voilà ce qu'il m'importerait de savoir. A quoi sert le Dieu inconnu auquel je crois ? A rien ! Mais qui m'en dira davantage ? — Qu'est cela ? dit le malade, s'interrompant et appliquant l'oreille à la muraille du côté d'où la voix était partie.

— « *In sæcula sæculorum*, » chantait languissamment une voix d'homme d'église.

— Ah ! c'est sans doute un prêtre, reprit le malade, qui porte l'extrême-onction à mon pauvre voisin, peut-être plus près de la mort que moi-même. Mais, à présent que j'y pense, si je l'interrogeais ?

— Charles, cria-t-il.

— Monsieur, dit Charles en entr'ouvrant la porte.

— Le curé de la paroisse est chez le voisin ; je l'entends ; guette-le à sa sortie, et prie-le d'entrer ici. J'ai à lui parler.

Charles sortit, s'acquitta de la commission, et bientôt M. le curé fut assis sur la place que venait de quitter le médecin.

— Monsieur le curé, dit le malade, permettez-moi d'en venir au fait sans préambule ; un moribond n'a pas de temps à perdre. Je ne vous demande pas si vous croyez qu'il existe un Dieu ; mais je vous demande quelles raisons vous avez de le croire ?

— L'Eglise l'a dit.

— C'est quelque chose que l'Eglise, c'est l'opinion d'un certain nombre d'hommes ; mais enfin, ce n'est pas tout.

— Non ; mais c'est beaucoup en fait d'autorité. D'ailleurs, si vous voulez un autre témoignage, écoutez le concert unanime qui s'élève de la bouche de toutes les nations. Entendez les peuples sauvages que la civilisation n'a pas encore abâtardis, et qui, tels que les a faits la nature, vous diront tous, d'une manière ou d'une autre, qu'ils croient à l'existence d'un Dieu. Ecoutez les peuples civilisés de l'antiquité et des temps modernes, tous reconnaissent un créateur. Les hommes peuvent bien, selon leur degré d'intelligence ou la tendance de leurs passions, différer d'opinion sur la nature de cet être suprême ; mais ce que le plus stupide et le plus passionné sont obligés

d'admettre, sous l'influence d'un instinct religieux qu'ils ne peuvent complètement étouffer, c'est qu'il existe un Dieu. Cette unanimité de suffrages ne prouve-t-elle pas que la notion de Dieu est naturelle et par conséquent fondée?

— Mais, Monsieur le curé, cette unanimité, base de votre raisonnement, n'existe pas. Des voyageurs assurent avoir trouvé, dans je ne sais plus quelle partie du monde, quelques hordes sauvages qui n'avaient aucune idée ni de Dieu ni du diable.

— Et sans doute, Monsieur, vous en concluez que cette exception de quelques peuplades tend à prouver que Dieu n'existe pas?

— En effet.

— Eh bien ! j'abonde dans votre sens. Supposons qu'au lieu de deux ou trois, ce soient vingt ou trente peuples qui n'aient aucune notion de Dieu. Votre présomption que ce Dieu n'existe pas ne devient-elle pas plus forte?

— Certainement !

— Et si, au lieu de vingt ou trente peuples, vous en comptiez cent en faveur de cette opinion ; si, par exemple, toute l'Amérique du Sud, toute celle du Nord, toute l'Europe, toute l'Asie, toutes les îles semées sur le vaste Océan, et une grande partie de l'Afrique ; si l'univers presque entier affirmait qu'il est profondément convaincu qu'il n'existe aucun Dieu, ce concert de démentis ne démontrerait-il pas jusqu'à l'évidence que l'idée de Dieu est une folle imagination, et que ces trois ou quatre peuplades pauvres, ignorantes et ignorées, se la sont créée pour se satisfaire ? ne diriez-vous pas alors que cette faible exception n'affaiblit en rien la négation presque unanime ?

— C'est vrai.

— Eh bien ! vous venez de vous condamner vous-même ; car ma supposition est précisément le contraire de la vé-

rité. C'est donc le contraire de ma conclusion qu'il faut tirer. La croyance en Dieu, voilà la règle de l'univers; sa négation, voilà l'insignifiante exception qui, selon vous, ne doit pas même affaiblir ma preuve.

— Merci, Monsieur le curé; votre preuve me fait plaisir. Au reste, je ne suis pas le moins du monde disposé à contester l'existence d'un Dieu; il est pour moi une preuve encore plus forte que le consentement des peuples, ce sont les sentiments innés que je porte en moi-même; mes notions du juste, constamment choquées par les injustices d'ici-bas, demandent une réparation qu'un Dieu seul peut exercer; cette conscience qui m'interdit des plaisirs que souhaite mon cœur, ou qui m'approuve quand j'impose un frein à mes passions, ne peut être que l'œuvre d'une volonté sainte. Et ce besoin de vie qui me tourmente et que bientôt la mort va tromper, ne prouve-t-il donc rien? Je voudrais vivre et je vais mourir; plus je m'affaiblis, plus mon désir se fortifie, et je sens qu'alors même qu'on pourrait m'assurer un siècle d'existence sur la terre, cela ne me suffirait pas. Pour me satisfaire, il me faut l'infini! Mourir, fût-ce dans mille ans, me fait frémir d'horreur! Et enfin, ce bonheur que j'ai cherché toute ma vie sans jamais le trouver, ce bonheur que tout me promettait et que rien ne m'a donné, ce bonheur pour lequel je suis né, ce bonheur auquel j'ai droit par le seul besoin que mon créateur a mis dans mon âme, ce bonheur ne prouve-t-il pas aussi qu'un Dieu vivant doit, tôt ou tard, me l'accorder? Oui, pour moi, Dieu existe, il m'attend au-delà de la tombe... Mais voilà tout ce que j'en sais, et c'est ici que j'ai besoin de vos lumières. Que dois-je attendre de ce Dieu, et que dois-je faire pour aller à sa rencontre? Je vous avoue que c'est avec crainte que je pose cette question, car je sens là que ce Dieu ne peut pas être satisfait de ma conduite.

— D'abord, il faut vous confesser.

— Et puis?

— Je vous donnerai l'absolution de vos péchés.

— Et puis?

— Vous accomplirez quelques bonnes œuvres, ou, si vous ne le pouvez, au moins des pénitences.

— Et puis?

— Vous recevrez l'extrême-onction.

— Et puis, et puis?

— Vous irez en purgatoire.

— En purgatoire? souffrir encore des milliers d'années?

— Pour abrégér la durée de vos souffrances, vous ferez dire des messes.

— J'aimerais mieux aller tout droit en paradis.

— Impossible, à moins que vous soyez un saint, ou bien encore, à moins que des messes nombreuses...

— Non, Monsieur le curé, non! je sens que tout cela ne peut me calmer. Un saint, je ne le suis pas, et je crois qu'il en est fort peu sur la terre. Reste donc la confession à un homme, le pardon d'un homme, les pénitences imposées par un homme, les messes dites par un homme; ah! s'il faut vous l'avouer, tout cela n'est guère rassurant. Votre Dieu serait un niais s'il pouvait se contenter d'une confession qui ne change rien en moi; de vaines pénitences qui me coûteraient quelques heures de fatigue, et de quelques messes que le dernier vaurien peut faire dire à son intention pour quelques écus de cinq francs!

— Mais l'église a reçu ses pouvoirs de Dieu lui-même; je puis vous le prouver.

— Jamais! Vos preuves seraient plus fortes et plus nombreuses qu'elles ne changeraient rien à ce que ma conscience me dit de la part du même Dieu; et je sens qu'alors même que vous m'auriez confessé et absous, lors même que j'aurais fait dire un million de messes, je n'en serais pas plus tranquille; un instinct plus fort que moi,

plus puissant que mon désir, me dit que là n'est pas la vérité.

— Vivez saintement, et Dieu vous en tiendra compte.

— Vivez saintement, dites-vous ? Le temps me manque : je vais mourir !

— Mais pendant les heures qui vous restent, faites de bonnes œuvres pour racheter le passé.

— Eh ! comment mes œuvres de demain rachèteront-elles mes fautes d'hier ? Tout ce que je puis faire n'est pas trop pour l'avenir ; reste toujours mon terrible passé.

— Le repentir efface bien des torts aux yeux du Seigneur.

— En ce cas, tous les scélérats sont sauvés, car tous se repentent d'avoir mal fait en arrivant aux pieds de l'échafaud.

— Mais Jésus-Christ est mort pour vous ; Jésus est la victime volontaire qui expie nos péchés.

— Vraiment ? dit le malade frappé de cette idée.

— Sans doute, lui répondit le prêtre, heureux de voir que cette parole semblait avoir trouvé le chemin de son cœur. Croyez en Jésus-Christ, et vous serez sauvé.

— Quoi ! il me suffit de croire ?

— Non, cela ne suffit pas ; il vous faut encore des bonnes œuvres et les sacrements.

— Mais ne voyez-vous pas, Monsieur le curé, que c'est une moquerie que de parler ainsi ? Si votre Christ m'eût sauvé véritablement, à la bonne heure ; mais s'il me laisse encore des œuvres à faire, je retombe exactement au même point où j'étais auparavant, et je vous le répète, pour faire des œuvres le temps me manque, et si j'en avais le temps, qui sait si j'en aurais le courage ! Non, c'est en vain que vous me parlez. Je suis maintenant convaincu qu'il n'y a plus d'espoir. Gardez votre Dieu, qui me pardonne tout juste assez pour me laisser tomber sous la condamnation, et qui, malgré Jésus, malgré mes œuvres,

malgré mes pénitences, m'envoie encore brûler pendant des siècles.

— Mais, Monsieur...

— Non, vous dis-je ; tout cela répugne à l'esprit et soulève le cœur ; tout cela laisse la conscience angoissée. Bonsoir. J'aime mieux croire à mon néant qui m'abandonne, qu'espérer en votre Dieu qui, par grande faveur, me poursuit en purgatoire.

En ce moment un léger coup fut frappé à la porte ; sans attendre de réponse, un homme d'une mise simple, d'une figure calme, se présenta. Le curé saisit cette occasion pour se retirer ; et, dès qu'il fut sorti, le malade, si faible et si triste une minute auparavant, se jeta dans les bras du nouvel arrivé.

— Quoi ! c'est toi, Gustave ? lui dit-il ; et d'où viens-tu ? Il y a un siècle qu'on ne t'a vu !

— J'arrive d'Amérique. Mais réponds toi-même : que faisais là ce prêtre ?

— Cher ami, ma figure peut te le dire.

— En effet, tu me parais bien souffrant !

— Oui ; mais cela ne durera pas.

— Tu penses donc ?...

— Mourir !

— Eh bien ! cher ami, je ne veux pas t'enlever une pensée salutaire. C'était donc de mort que tu parlais avec ce prêtre ?

— Oui.

— Et que te disait-il ?

— Rien de satisfaisant.

— Que faudrait-il donc pour te satisfaire ?

— L'impossible.

— Explique-toi.

— Ecoute : Il est un Dieu, je n'en doute pas, car tout en parle dans la nature, comme aussi tous les hommes y croient, même l'athée qui le nie, même le méchant qui

l'outrage, Mais ce Dieu, quel est-il? je ne sais. A vrai dire, je ne me suis jamais occupé de la question. Mais, au moment de mourir, cette pensée m'est montée à l'esprit ; je ne puis m'en défaire, et cependant je ne puis l'éclaircir. Tout ce qu'on a pu me dire laisse mon esprit dans les ténèbres et mon cœur dans la souffrance ; ma conscience me dit : Ce n'est pas la vérité.

— Cher ami, j'ignore ce qu'on a pu te dire ; je ne veux pas même le savoir. Mais, si tu le permets, je te raconterai ma propre histoire, et peut-être... mais écoute.

— J'écoute.

— Il y a quelques années, j'étais dans la disposition d'esprit où je te trouve dans ce moment, c'est-à-dire cherchant la vérité et ne la trouvant nulle part. Je voulais une démonstration claire, puissante, que tout vînt corroborer. Au lieu de cela, je ne rencontrais que des probabilités également plausibles et souvent opposées. Tout dans ce monde me présentait de ces désolantes contradictions ; moi-même d'abord, j'aimais le bien et je faisais le mal ; les hommes ensuite avaient comme moi des inclinations tantôt nobles, tantôt vicieuses ; le gouvernement du monde enfin me paraissait confié à un être capricieux et impuissant, approuvant la vertu et laissant triompher le vice ; donnant à l'homme un besoin infini de bonheur et le laissant se dessécher dans de vaines espérances. Ce supplice de Tantale que m'imposait un Dieu, dont ce monde raconte la puissance et la bonté, me conduisit à croire que cette félicité toujours promise et jamais obtenue sur la terre, pourrait bien être placée au-delà de la tombe. Je crus dès lors à une vie éternelle pour pouvoir croire en Dieu. Mais ici de nouvelles difficultés m'attendaient. Ma conscience me disait que cet avenir ne pouvait être heureux que pour l'homme vertueux, et ma vie répondait que je n'étais pas cet homme-là ; si bien que mes espérances se changèrent en tourments, mes désirs en angoisses, et

que je fus encore plus malheureux qu'auparavant. Ainsi partout des difficultés, partout des contradictions ; j'étais comme un voyageur égaré au milieu des ténèbres d'une épaisse forêt, ne sachant s'il doit avancer ou reculer, ne pouvant tendre la main sans se heurter, avancer un pied sans faire un faux pas, et enfin, désespérant de retrouver sa route, se laissant tomber de fatigue, pour attendre la mort dans les angoisses de la faim. J'étais dans cette disposition d'esprit, lorsqu'un jour, faisant une visite chez un grand personnage qui n'était pas visible pour l'instant, je fus obligé, bien contre mon goût, de faire antichambre. Pour tuer le temps, je cherchai quelque objet de distraction autour de moi ; j'aperçus, ouverte et posée sur une petite table, une grosse Bible ; je m'assis en face du volume ; les mots qui vinrent les premiers tomber sous mes yeux furent ceux-ci, prononcés par Jésus près d'expirer sur la croix : « PÈRE, PARDONNE-LEUR, CAR ILS NE SAVENT CE QU'ILS FONT ! » Une lumière éclatante et toute nouvelle pour moi me traversa l'esprit ; le spectacle d'un être déchiré par des clous, transpercé d'une lance, assourdi par les cris railleurs de la populace, abreuvé de moqueries et d'insultes par les grands, cet être sans espoir d'être écouté de ses ennemis, s'adressant à Dieu pour le prier de pardonner à ses bourreaux... cette scène me parut trop sublime pour avoir été inventée par la pauvre humanité, et son héros trop noble pour être un imposteur ; il avait donc dit la vérité en se déclarant le Fils de Dieu. Or, cette demi-confiance que je donnais à Jésus me fit porter encore mon regard sur une nouvelle page où je lus ces mots : « Mon sang est répandu pour la rémission des péchés de plusieurs. » Jésus priant pour ses bourreaux avait éclairé mon esprit ; Jésus mourant pour des méchants toucha mon cœur. Mais quels sont ces « plusieurs » dont il parle ? A quelles conditions peut-on s'appliquer le bénéfice de sa mort expiatoire ? Je tournais ces pensées dans

ma tête en même temps que les feuillets du livre sous mes doigts, et je vins tomber sur ces douces paroles : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle. » *Quiconque!* me dis-je; mais je suis moi-même ce *quiconque*, car je ne désire rien plus que de me confier à ce Dieu qui a tant aimé le monde.

Et rapprochant les deux passages qui venaient de m'éclairer, je vis encore jaillir une nouvelle lumière. Cette mort de Christ, dont j'avais si souvent entendu parler comme d'une expiation, m'avait paru jusqu'alors une cruauté de la part de Dieu faisant tomber sur l'innocent le châtiment du coupable. Sans doute le sacrifice était volontaire de la part de la victime, mais enfin restait toujours pour moi la pénible pensée d'un juge acceptant, comme un impitoyable créancier, l'acquiescement d'une dette par un tiers qui ne devait rien. Aujourd'hui je remarquai pour la première fois que, cette victime volontaire étant le Fils de Dieu, Dieu, en l'acceptant, s'imposait à lui-même le plus dur sacrifice, celui de son enfant ! Je vis alors en Jésus le représentant de l'homme et le représentant de Dieu, l'union du coupable et du juge, l'entre-baisement de la justice et de la miséricorde; et quoiqu'il y eût encore là pour mon intelligence un profond mystère, cependant cette nouvelle vue satisfit pleinement mon cœur. Je voyais maintenant le Fils d'un côté, le Père de l'autre, concourir à mon salut, et ainsi le créateur des cieux et de la terre s'oublier en quelque sorte lui-même pour me donner la vie éternelle, à moi pauvre vermisseau. Oh ! Dieu, que pourrais-je te rendre pour l'éternité que tu me donnes, et qu'ai-je fait jusqu'à ce jour pour toi qui as tant fait pour moi ? Mais voici, Seigneur ; ton amour me pénètre, un nouveau zèle me dévore. J'ai besoin de t'obéir maintenant pour être heureux ; car c'est du bonheur que de témoigner son amour !

— Ainsi, dit le malade, tu penses être assuré dès à présent d'une vie éternelle et heureuse ?

— Sans doute.

— Mais il me semble que dès lors te voilà bien à l'aise pour faire tes quatre volontés ; car tu ne peux plus perdre ce que ton Dieu t'assure d'avance ?

— Cher ami, c'est là une bien vieille objection, depuis bien longtemps réfutée. Je comprends que celui qui ne veut que disputer puisse dire : « D'après un tel système, il faut pécher afin que la grâce abonde. » Mais pour celui qui, sentant vivement sa culpabilité, a reçu dans son cœur l'assurance du pardon et le don de l'éternité, pour celui-là vraiment touché, il n'y a qu'une conséquence possible : c'est qu'il doit aimer le sauveur qui le pardonne, obéir au Dieu qui lui donne la vie, être juste et saint, et ne pas affliger par de nouvelles fautes ce Jésus mort pour effacer les premières. Voilà comme le cœur raisonne, et la logique du cœur vaut mieux que celle de l'esprit. Dieu n'est plus pour moi un maître, c'est un père ; je ne suis plus son esclave, je suis devenu son enfant.

— Mais il me semble que tu dois être passablement enorgueilli de cette pensée, que tu es, toi, et non les autres, enfant de Dieu et certain d'être sauvé !

— Eh ! cher ami, comment veux-tu que je m'enorgueillisse d'un pardon qui vient de Dieu et qui ne fait que mieux constater mon état de péché ? comment pourrais-je être fier d'une grâce qui proclame que je n'ai rien mérité ? Non, mon ami, non ; mon salut complet et gratuit est au contraire un motif pour moi de m'humilier. Aussi la Parole de Dieu dit-elle que nous avons été « sauvés par grâce afin que personne ne se glorifie. »

— Et tu dis que maintenant tu te trouves heureux dans ces pensées ?

— Je ne veux pas dire que mon bonheur soit parfait ; un tel bonheur est impossible sur une terre où règne le

péché. Mais je puis t'assurer que le pardon reçu dans mon cœur, et le don de la vie éternelle accepté dans le fond de mon âme, je me trouve, comparativement à jadis, heureux, calme, joyeux, attendant sans impatience comme sans crainte qu'il plaise à Dieu de m'appeler à lui, et d'un autre côté satisfait de rester encore sur cette terre pour avoir l'occasion de raconter à mes frères malheureux ce qui m'est arrivé. C'est ce que je fais aujourd'hui pour toi, dans l'espérance que tu voudras aussi connaître cette douce félicité.

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Mais je dois t'avouer que, bien que je n'aie rien à répondre à tout ce que tu dis, bien que je me sente même entraîné à te croire, il reste encore en moi une force qui me tire en sens contraire, une voix qui me dit que tout cela est trop beau pour être vrai !

— Mon ami, cette voix est celle de Satan !

— C'est possible ; mais comment m'en convaincre ?

— En priant Dieu de t'éclairer, et en lisant sa Parole.

— Prier ? Je ne puis.

— Je le ferai pour toi.

— Lire la Bible ? Je n'en ai plus la force.

— Je la lirai à ta place ; tu n'auras qu'à m'écouter ; allons, à genoux ; nous lirons ensuite un chapitre.

Moitié persuasion, moitié entraînement, le malade imita son ami s'agenouillant sur le tapis de la chambre. Une fervente prière sortit de la bouche de celui-ci et vint résonner dans le cœur du malade, qui de loin en loin exhalait avec un profond soupir le mot : « Amen ! amen ! » Après la prière, ils lurent ensemble le troisième chapitre de l'Évangile selon saint Jean, et se séparèrent.

Les prévisions du malade ne l'avaient pas trompé, et quelques semaines plus tard il était agonisant. Charles, au pied de son lit, pleurait en silence. Le docteur versait lentement dans un verre quelques gouttes de bois-

son. Le curé de la paroisse était venu dans l'espoir de faire accepter les secours de l'Eglise, et le malade, couché sur un lit dont il ne devait plus se relever, promenait ses regards languissants de l'un à l'autre des spectateurs. Alors s'ouvrit la scène que nous allons essayer de décrire.

CHARLES (*essuyant ses larmes et s'approchant pour relever l'oreiller de son maître*) .

Prenez garde, Monsieur ; votre tête est trop basse.

LE MOURANT (*saisissant au passage la main de son domestique*) :

C'est bien, mon ami, c'est bien ; c'est à moi plutôt à te demander une grâce.

— Comment, Monsieur, à moi, votre serviteur ?

— Oui, mon ami ; je reconnais maintenant que tu as été trop mon serviteur et moi trop ton maître. Bien des fois je t'ai brusqué, et presque toujours sans motif suffisant. Eh bien ! à cette heure, je t'en prie, mon pauvre Charles, pardonne-moi, pardonne-moi ! ton pardon aussi me fera tant de bien !

— Mais, Monsieur, dit Charles, fondant en larmes, vous ne m'avez jamais offensé ; c'est moi qui, bien au contraire, ai été négligent...

— Non, te dis-je, pardonne-moi, et en signe de pardon serre cette main.

— Non, Monsieur, je la prends, mais c'est pour la baiser...

Et Charles sanglotant porte vivement la main de son maître à ses lèvres.

— Allons, dit le docteur, du calme ; cette agitation vous est contraire.

— Ne craignez rien, cher docteur, je suis plus calme que vous ne pensez.

— En effet, vous m'étonnez, surtout quand je songe au trouble d'esprit où je vous ai vu il n'y a pas un mois. Mais prenez quelques gouttes de cette potion.

— C'est complètement superflu, et je sens que je puis mieux utiliser le temps qui me reste, si vous voulez m'écouter.

— C'est vrai, dit le curé, les moments pressent, et si monsieur veut le permettre, je vais recevoir sa confession, et....

— Pas davantage, Monsieur le curé; mais si vous voulez bien me consacrer quelques minutes, j'espère vous faire aussi plaisir. Asseyez-vous tous deux. Toi, Charles, écoute aussi : la parole d'un moribond est toujours bonne à entendre.

Vous savez, mes amis, dans quelles angoisses j'étais le mois dernier, et vous voyez également le calme dans lequel je me trouve aujourd'hui. Je suppose que l'explication de ce changement vous fera plaisir, et, mieux que cela, pourra vous être utile.

Le médecin et le curé approchèrent deux sièges; Charles se pencha sur le chevet du lit pour que son maître eût à parler moins haut, et le mourant reprit ainsi :

— Vous comprenez tous qu'à cette heure suprême je n'ai aucun intérêt à vous induire en erreur, et que je me sens trop près de Dieu pour oser exagérer la vérité; écoutez donc avec confiance une voix qui va s'éteindre, mais qu'inspire une âme qui va monter aux cieux. Oui, aux cieux, mes amis; et j'en suis assuré, car j'ai là dans le cœur un témoin irrécusable qui me le dit. Vous vous rappelez que mes angoisses naissaient de mon désir de vivre et de ma crainte d'être condamné devant Dieu. Eh bien! aujourd'hui ce désir est pleinement satisfait et cette crainte évanouie. Dieu m'a pardonné tous mes péchés, et m'a fait le don de la vie éternelle, non pas que j'aie depuis un mois mieux qu'auparavant mérité ce don et ce pardon, mais uniquement parce que Jésus est mort pour moi croyant en lui. Et cela, je le sais, je le sens, j'en suis certain! Mon assurance vous étonne, je vois? Je ne puis

que vous répéter la même chose : j'en suis certain, parce qu'un hôte divin, le Saint-Esprit descendu dans mon cœur, me le témoigne. Oui, mes amis, ma soif de vie et les cris de ma conscience m'ont enfin conduit à la vérité. J'ai fléchi le genou ; pour la première fois j'ai véritablement prié Dieu, et ce Dieu m'a fait entendre cette douce parole : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et chargés, » et vous trouverez le repos de vos âmes. Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils afin que quiconque croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle. »

J'ai répondu à cet appel sans retard, sans hésitation, sans réserve. Je me suis jeté dans les bras de mon Dieu, lui demandant grâce et pardon, et ce Dieu m'a enfin exaucé. Il me le dit intérieurement et il vous le montre à vous-mêmes par le calme même qui vous étonne et la joie que je ressens. Oui, de la joie ; car maintenant, que je vive ou que je meure, n'importe, je suis assuré de mon salut, assuré d'être heureux, assuré de vivre, ici-bas, ou dans l'éternité.

— Et où donc avez-vous puisé toutes ces idées ? reprit le docteur.

— Oui, où ? ajouta le curé.

— Là, répondit solennellement le mourant, faisant un dernier effort pour poser sa main sur un petit volume placé sur son lit. Cette parole fut sa dernière parole, comme ce mouvement fut son dernier mouvement. Il n'était plus. Le médecin saisit le volume, l'ouvrit, et en lut le titre à haute voix : *Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Le curé le prit à son tour, laissa tourner quelques feuillets sous ses doigts et lut ces mots tombés sous ses yeux :

« NUL NE VIENT AU PÈRE QUE PAR MOI. »

— Qui dit cela ? reprit vivement le docteur.

— Jésus-Christ !

que vous répéter la même chose : j'en suis certain, parce
 qu'un être divin, le Saint-Esprit descendu dans mon
 cœur, me le témoigne. Oui, mes amis, ma soit de vie et
 les cris de ma conscience m'ont enfin conduit à la vérité.
 J'ai fléchi le genou ; pour la première fois j'ai véritable-
 ment prié Dieu, et ce Dieu m'a fait entendre cette douce
 parole : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et chargés,
 » et vous trouverez le repos de vos âmes. Dieu a tant
 aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que
 » croitait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éter-
 » nelle. »

J'ai répondu à cet appel sans retard, sans hésitation,
 sans réserve. Je me suis jeté dans les bras de mon Dieu,
 lui demandant grâce et pardon, et ce Dieu m'a enfin exaucé.
 Il me le fit intérieurement et il vous le montre à vous-
 mêmes par le calme même qui vous émane et la joie que
 je ressens. Oui, de la joie ; car maintenant, que je vive ou
 que je meure, n'importe, je suis assuré de mon salut, as-
 suré d'être heureux, assuré de vivre, ici-bas, ou dans l'é-
 ternité.

— Et où donc avez-vous puisé toutes ces idées, esprit
 le docteur.

— Oui, où j'ajoute le cœur.
 — Là, répondit solennellement le moine, faisant un
 dernier effort pour poser sa main sur un petit volume
 placé sur son lit. Cette parole fut sa dernière parole,
 comme ce mouvement fut son dernier mouvement. Il n'e-
 fut plus. Le médecin saisit le volume, l'ouvrit, et en lut
 le titre à haute voix : Le Nouveau Testament de Notre-Sei-
 gneur Jésus-Christ. Le cœur se prit à son tour, laissa tout-
 ter quelques battements sous ses doigts et fut ses mains tom-
 bées sous ses yeux.

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.